



## De briques et de terre.

L'avez vous rencontrée un jour cette petite fille aux genoux cagneux, aux nattes maigres ? Un visage étroit caché par les lunettes, un front trop haut ... Sans doute oui, un jour, sur votre chemin, cette petite fille triste et timide, le cœur encombré de rêves merveilleux qu'elle se croit obligée de cacher, a fait comme si elle ne voulait rien, de peur que son désir ne la submerge.

J'ai cinq ans. Peut-être moins. Mon univers est là, encadré par la cour de la ferme picarde. Ferme, fermée. Même si le grand portail de bois n'est jamais clos, l'horizon est borné partout par les bâtiments. L'écurie, où le soir, Gamin, le percheron, piétine doucement. L'étable, où il faut entrer avec précaution, ne pas marcher dans le caniveau plein de pisse chaude et odorante. Faire attention aussi aux queues qui giflent, aux pieds vicieux qui pourraient blesser. Mon père trait, le bruit de la trayeuse couvre sa voix sourde. L'ancienne porcherie où grandissent les poussins, et le poulailler un peu bancal. Y pénétrer est une aventure risquée : les coups de bec sont douloureux. C'est un univers si vaste qu'on ne peut que s'y perdre. Que peut-il arriver de dangereux, d'excitant ? Tout. Rien. C'est un jour le taureau qui s'échappe du box sombre et interdit où il est enchaîné, le museau dans l'anneau, l'anneau dans le mur, une image du purgatoire. Il s'échappe et c'est l'émoi, les hommes sortent, les commis crient. La dînette étalée sur un bout de toile cirée dans un coin ombreux est ramassée prestement par les mains maternelles, on s'envole sous un bras inquiet. La fenêtre est ouverte sur l'après-midi d'été lumineux. A l'intérieur, le fer à repasser est branché et le linge sent bon le propre chaud. Ce sont des courses dans la cour.

Les chapeaux s'agitent au bout des bras. Et le voici soudain, grand, noir, il emplit la fenêtre. Paisiblement, il met le mufle dans les géraniums, déclenchant cris et colère. Le fer à repasser en arme offensive, le taureau s'enfuit, honteux.

Le même été, est-ce le même ? Les balles de paille s'entassent dans la cour. Une pyramide sortie de terre en une nuit, une montagne magique à escalader. Tout en haut, chaque botte piquant, griffant, marches à la limite du possible, bien trop hautes pour les mollets juvéniles. Les poupées sont installées sur le sommet conquis qui offre une perspective inconnue. Du fond de l'horizon, au galop de sa jument bai, l'oncle barjot dévale le chemin poudreux, comme un furieux, et poussé par son élan et son rêve de western spaghetti, avale en trois enjambées de la bête le royaume dévasté. Cris de peur, auxquels répondent les cris maternels, colère et le soleil toujours, l'enfance comme un après-midi d'été.

Puis un jour, au-delà de la cour. Le potager, à l'arrière, est fermé d'un long mur de pierres sèches. Dedans, le long de la maison, à l'abri des froidures de la nuit, un clapier. La mère lapine, devenue folle, est occise et cuite en civet après qu'elle ait dévoré ses petits. Un grand mystère qui met en émoi ma sœur aînée. Sous un arbre, un petit carré. Mon jardin. Religieusement enfouies, les graines donneront quelques radis, deux salades, qui seront cueillies, préparées et mangées en grande cérémonie. La magie du printemps est là, dans ces pousses qui obéissent miraculeusement en sortant de terre.

Il y a le puits aussi. Dans les interdits de grand danger, celui-là une place à part. La chaîne tourne sur une poulie rouillée qui émet un grincement agaçant pour les dents. Un jour, le doigt de la cousine coincé, vilainement écrabouillé sous les anneaux sales. La rage quand ses cris attirent la compassion maternelle et la joue qui cuit après la gifle. Sur la margelle l'arrosoir, beaucoup trop lourd, et qui perversement, toujours inonde les sandales et les chaussettes qui en deviennent toutes boueuses.

Devant, la ferme s'ouvre sur les prés traversés par le chemin qui mène à la route, à la mare interdite. Derrière, c'est presque l'inconnu. Des prés aussi ; au loin la lisière

du bois, où au matin de mon baptême, on a retrouvé le corps du grand-père disparu depuis des mois. Grimpée dans le poirier qui cette année a rapetissé, le mur n'est plus que la limite d'un royaume qu'il va falloir quitter. C'est la surprise de découvrir, si près, si loin, un autre univers. Etranger, mais qui me réserve des secrets dont je ne doute pas.

Ces secrets, je les retrouve aujourd'hui inscrits dans les couchants de l'été.

C'est par ses ciels étonnants que Créteil m'a progressivement apprivoisée.

Il y a eu le mois de juin détrempé dont l'humidité faisait mon désespoir. Tout ce gris et ce noir mélangés en amas implacables. Toutes ces traînées de pluie en travers de l'horizon buté. Les jours passaient, les préparatifs résistaient avec un optimisme stupide. Les fleurs sont arrivées. Chapeaux et robes, souliers, tentant d'imposer la fête à une météo obstinée. Puis, les marches de la mairie. Le cœur qui bat, presque étouffant, les pétales de roses qui flottent dans la brise, le rire incrédule d'un bonheur qui se voudrait réfugié dans les ombres de la discrétion. Grain de riz vole ! Les eaux du lac, ses berges, portent seules encore le reflet des pluies des dernières semaines. Le soleil et le vent font comme un éclat de rire moqueur aux pessimistes. La fête se fait inoubliable.

Cet autre été où les crépuscules prenaient des allures psychédélique, verts et violets, roses d'autres fois, déchirant l'Ouest d'éclats improbables. Dans les premiers temps, j'ai réussi à conserver une certaine fraîcheur à l'appartement. J'aime me promener dans la semi-obscurité des volets baissés. Mais la chaleur a vaincu les murs légers de l'immeuble. Sous la violence de juillet, les odeurs de la potée de lys sur le balcon sont devenues presque incommodes.

Depuis des semaines, dormir sur le côté, haletante, mon gros ventre me clouant comme un malheureux papillon. Cette nuit là particulièrement étouffante. La fenêtre ouverte, le volet à demi baissé dans l'illusoire espoir d'un coulis d'air frais à l'aube, avaient permis de voir s'installer les premières lueurs du jour. Elles avaient été annoncées par le terrible raffut des oiseaux qui se réjouissaient, eux, de voir

commencer une nouvelle journée de canicule. Comment reviendront-ils à présent que les arbres pourrissent, couchés à terre par la violence aveugle du vent ?

Le sac prêt, vérifié et revérifié, était posé au pied du lit. J'avais rendez-vous à sept heures. Epuisement, anxiété ... Le sommeil a peint cette nuit en blanc.

J'ai revécu ces heures là tant et tant de fois. La peur. La panique en cagoule noire étouffante. ...

Martin est venu au monde sans crier, en gazouillant gentiment. Il est resté longtemps contre moi, blotti dans la chaleur et l'humidité de son petit corps, si fort, si fragile, merveilleusement actif, posé sur ma peau en sueur. Le visage de son père contre le mien, nous le contemplions, le respirions, l'écoutions. Vivre un vrai moment de bonheur, de celui qui teinte toute une vie de ses couleurs ou de son souvenir, le savoir et craindre qu'il ne disparaisse en même temps qu'il s'avoue... Le vivre, et savoir qu'il est là, aller retour déchirant entre lui et la crainte de le voir s'enfuir.

Ces souvenirs n'ont jamais totalement effacé ceux du pauvre petit bébé mort, posé sur un plateau de soins. Ce sont eux qui sont venus à mon cœur quand j'ai vu le cercueil de Sylvio pénétrer dans l'église. Des idées fugaces ont traversé mon esprit effaré par cette fin brutale. Les briques de l'Intercommunal avaient abrité le déchirement et le bonheur, et le soleil traversait de flèches glorieusement indifférentes les vitraux de Saint Pierre du Lac.

Ce cercueil, ballotté sur les épaules de ces indifférents rémunérés, était comme un coup à l'estomac. J'ai eu mal à l'âme pour le petit garçon blond du premier rang qui regardait autour de lui d'un air égaré. Il semblait attendre avec impatience que tout ça finisse pour rentrer à la maison.

Plus tard, après de longues minutes confites dans la rage et l'inutilité, on a descendu la boîte de bois verni dans la terre de Créteil.

Les enfants que je retrouve chaque jour, que deviendront-ils ? Comme mes enfants, ils grandissent dans les murailles de béton qui perturbent le vent. Ils ne connaîtront pas l'odeur de la poussière de foin, du lait chaud au sortir du pis. Le bruit du vent dans les solives des greniers à blé, le trottement des rats entre les sacs, sont remplacés par le grondement continu de la circulation entre N 19 et voie express.

Chaque jour, je tente de leur communiquer le charme de la grammaire, la poésie de la conjugaison. Je leur lis des histoires où il est question d'enfants d'autrefois, d'enfants d'ailleurs. Je leur ai promis de lire celles que j'écris où il est question d'une petite fille, aux nattes maigres, aux genoux cagneux...

Ils vont réfléchir à leur vie, là, sur les bords du lac aux reflets miroitants. Ils vont y chercher ce qui leur est arrivé qu'ils puissent partager entre eux. Ecrire, le salut dans des mots, peut-être. Pour certains, déjà, c'est le malheur, la guerre ou les coups. Pour d'autres ce sera un souvenir de vacances, le jour où on leur a offert un chat ou un chien... Si jeunes et déjà si différents, ils ignorent tout de ce qu'ils me donnent.

Les années passent, les canicules et les printemps, les tempêtes et les bourrasques d'hiver chargées de neige. Mes filles et mon fils, bien loin de la campagne de mon enfance, grandissent à leur façon de petits citadins, entre Palais des Sports et Bibliothèque, crèche et cours de danse.

Je sais à présent que dans la peine et le bonheur, j'ai moi aussi, avec eux, planté mes racines dans cette terre là.

**En 2001 ce texte a reçu le 5eme prix au concours de récit autobiographique « Créteil se raconte » (Il méritait mieux, vous ne trouvez pas ?)**